

Ils implorent secours . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 8 février 1934

Voici maintenant le temps des cœurs — des cœurs qui furent autrefois durs comme la pierre, à travers lesquels rien ne pouvait passer ; et voici maintenant les sens affinés — des sens qui furent autrefois comme le silex, sur lesquels rien ne laissait de trace. Et voici maintenant la justice éveillée — la justice qui gisait endormie, plongée dans un profond sommeil ; et voici maintenant l'oppression devenue haïssable — l'oppression qui fut jadis chérie dans les âmes ; et voici maintenant la tyrannie devenue amère — la tyrannie qui fut jadis douce, savourée sans fin, choyée, désirée, poursuivie jusqu'à l'épuisement.

Et voici maintenant les champions de l'oppression qui implorent secours auprès des victimes de l'oppression, et ceux qui ont répandu l'injustice sur la terre et en ont dressé l'édifice altier jusqu'au ciel implorent maintenant secours auprès de ceux sur qui cette injustice fut déversée à torrents, sur qui ce supplice fut largement étendu. Et voici maintenant les amis du crime qui implorent secours auprès de ceux que le crime a frappés. Et voici maintenant les consciences de ces gens devenues inquiètes, sachant enfin qu'il existe en ce monde un bien qu'il faut rechercher, et un mal qu'il faut fuir, et que l'autorité peut secourir quand on l'implore, répondre quand on l'appelle, et abriter ceux qui s'y réfugient. Et voici maintenant ceux qui se disent hommes du peuple qui sentent qu'ils pourraient eux aussi être exposés à la peur, et qu'ils ont sur l'autorité des droits à la protection, qu'ils lui réclament désormais — et la lui réclament avec audace. Si cela montre quelque chose, cela montre seulement la faiblesse de tout véritable attachement à la vie dans l'âme de ces gens. Dieu est témoin que nous ne leur voulons aucun mal, car ils sont trop insignifiants pour que nous leur voulions du mal ; Dieu est témoin que nous ne tramons aucun complot contre eux, car ils sont trop méprisables pour que nous prenions la peine de comploter contre eux. Dieu est témoin que nous n'incitons personne contre eux, car ils sont trop négligeables pour que nous songions même à inciter quiconque contre eux ; Dieu est témoin que nous n'écrivons rien pour célébrer leurs plaintes quand ils se plaignirent, ni leurs appels au secours quand ils implorèrent, car ils sont trop insignifiants pour mériter qu'on s'y attarde, qu'ils se plaignent ou qu'ils implorent. Dieu sait que nous ne reprochons pas à l'autorité de les protéger, bien qu'ils soient devenus si faibles qu'ils craignent leur propre ombre, après avoir été des hommes d'une telle

dureté qu'ils ne respectaient rien et ne craignaient rien. Dieu est témoin que nous n'écrivons ni pour eux ni sur eux, car ils comptent pour trop peu aux yeux des autres, pour trop peu à leurs propres yeux, et pour trop peu aux nôtres, pour qu'on écrive pour eux ou sur eux. Nous n'écrivons que pour que les gens voient, dans ce à quoi les choses ont abouti en Égypte, une leçon à tirer ; nous n'écrivons que pour que les gens voient, dans ce que les événements ont révélé de leurs conséquences et de leurs effets, un avertissement à méditer. C'étaient des gens qui ne comptaient pour rien à leurs propres yeux, ni aux yeux des autres, ni aux yeux de Dieu. Ibrachi Pacha et Sidki Pacha les rassemblèrent de partout, les tirèrent de chaque recoin, les extirpèrent de chaque terrier, puis les réunirent en un lieu qu'ils leur avaient préparé, et leur dirent : soyez des hommes — et ils le furent. Puis ils leur dirent : soyez un parti — et ils le furent. Puis ils leur dirent : prenez pour vous-mêmes ce journal, que nous créerons pour vous de toutes pièces, que nous fonderons pour vous de toutes pièces, et pour lequel nous dépenserons, pour vous, de l'argent dont vous ignorez la provenance, mais dont nous, nous savons fort bien d'où il vient. Ne vous épargnez aucun effort — nous porterons tout effort à votre place. Ne dépensez aucun argent — nous dépenserons tout l'argent pour vous ; bien plus, nous dépenserons pour vous, vous-mêmes, des sommes que vous pouvez imaginer et d'autres que vous ne pouvez imaginer. Ne craignez rien — nous vous mettrons à l'abri de toute crainte. Ne faites rien — nous vous déchargerons de toute tâche. Il vous suffit de parler quand nous vous ferons parler, et il vous suffit de vous taire quand nous vous ferons taire ; il vous suffit de bouger quand nous tirerons le fil, et il vous suffit de rester immobiles quand nous relâcherons le fil. Nous ne vous demandons que d'être des images animées et des statues parlantes, trompant les gens sur votre propre nature par les actes et les paroles que vous feindrez, alors qu'en vérité vous ne faites rien et ne dites rien. Consentez à cela, et si vous y consentez, vous aurez tout ce que vous désirez : vous deviendrez les maîtres du pays, l'administration se pliera devant vous, les directeurs de province se soumettront à vous, vous serez exemptés de toute obligation, et vous imposerez à autrui les obligations qu'il vous plaira, même si les lois refusent de vous accorder ce privilège ; vous réclamerez des exemptions même si la Constitution refuse de vous les accorder. En apparence vous deviendrez tout, bien qu'en réalité vous ne soyez rien. » Ainsi parlèrent Ibrachi Pacha et Sidki Pacha à ces gens, et ainsi ces gens écoutèrent, crurent, et se soumirent à ces deux hommes, et ainsi commença la comédie qui dura des années. Ce fut une farce qui aurait dû prêter à rire, mais qui s'acheva dans une douleur cuisante et un chagrin amer ; une farce qui aurait dû divertir, mais qui engendra des

crimes qui ont interdit tout divertissement à ce peuple, jusqu'à ce que lui soient rendus ses droits perdus, respectées ses sanctités violées, et levée cette humiliation accablante. Ces gens, et leurs instruments parmi les hommes de l'administration et les soldats de la police, répandaient sur les fils du peuple toutes les nuances d'oppression et d'injustice qui feraient honte à tout homme dans les veines de qui coule encore du sang. La plainte était interdite aux fils du peuple, et l'appel au secours leur était refusé ; le Parquet avait défense d'écouter les fils du peuple quand ils se plaignaient, et de leur répondre quand ils imploraient secours ; et les juges étaient exposés à la colère et à la vengeance de l'autorité s'ils punissaient l'opprimeur et rendaient justice à l'opprimé. Et des témoins dignes de foi nous ont rapporté qu'un homme innocent, fils du peuple, était emmené, dans certaines villes, au poste de police, où le supplice était déversé sur lui à torrents, où les fouets s'acharnaient follement sur son corps, où le sang jaillissait de ses veines et teignait sa chair déchirée — tandis qu'il criait et implorait secours, et que les fils du peuple criaient et imploraient secours, et que le supplice se déversait, se déversait encore, et que les fouets s'acharnaient, s'acharnaient encore, et que le chef de la police regardait et écoutait, trouvant dans ce qu'il voyait et entendait un plaisir criminel.

Et un homme grec fut un jour témoin d'une scène semblable dans la ville où régnait Qaïssi Pacha, et le cœur de cet étranger se brisa de chagrin pour cet Égyptien que des Égyptiens torturaient, et sa conscience d'étranger s'enflamma de colère pour cet Égyptien qu'humiliaient des Égyptiens, et il se rendit au Parquet pour demander justice et implorer son aide, mais le Parquet ne put se résoudre à l'écouter, car on lui avait ordonné de ne rien faire. Et le pauvre homme continua d'endurer son supplice, et les malheureux fils du peuple continuèrent d'implorer secours, et l'étranger s'en retourna, se tordant les mains, impuissant à faire quoi que ce soit pour ces infortunés. Et pendant ce temps, les tyrans, au Caire, jouissaient de la vie, savouraient leur tyrannie, et répandaient sur leurs images animées et leurs statues parlantes les largesses dont Dieu les avait comblés. Et ces images animées et ces statues parlantes étaient louées, et louées à l'excès ; félicitées, et noyées de félicitations ; et elles proclamaient que la justice régnait, que l'équité était chose aisée, que l'ordre était assuré, et que l'ombre de la sécurité s'étendait sur tout. Et la conscience de Sidki Pacha et de son successeur, et les consciences de Qaïssi Pacha et de ses acolytes, étaient sereines et satisfaites, ne troublant jamais leurs possesseurs de jour, ne les tenant jamais éveillés la nuit.

Mais voici — oui, voici maintenant que ce mal a été levé du peuple, voici que des groupes du peuple ont secoué ces hommes d'une seule pierre, appelant à la vie de la justice et de ses champions, et à la chute de l'oppression et de ses champions — voici que ces gens ont peur, eux qui trouvaient jadis plaisir à faire peur aux autres. Voici que ces gens implorent secours, eux qui trouvaient jadis plaisir à ne secourir personne, qui tenaient pour un péché que celui qui implore soit secouru, et que l'opprimé obtienne justice. Voici que ces gens trouvent en eux l'audace d'exiger du président du Conseil qu'il les protège, et de lui faire porter la responsabilité des manifestations — mais pourquoi donc n'ont-ils pas assumé, eux, la responsabilité des crimes qu'ils ont commis, et des péchés qu'ils ont savourés ? Et qu'ont donc ceux qui prennent part à d'innocentes manifestations, pour n'avoir jamais craint de verser le sang du peuple, de s'emparer de ses biens, de violer ses sanctités, de dilapider ses droits, et de gaspiller ses intérêts ?

Que le président du Conseil les protège, même s'ils ne courent aucun danger. Que le président du Conseil poste des gardes autour de leurs demeures, même si personne ne craint qu'on y fasse irruption.

Que le président du Conseil poste soldats et police autour des demeures de ces gens, pour les protéger de l'illusion et les garder du fantasme — et que les Égyptiens regardent cette police, et ces soldats, car ils se souviendront peut-être d'une autre demeure, autour de laquelle soldats et police se tenaient jadis, non pour la protéger, mais pour la surveiller ; non par crainte pour elle, mais par agression contre elle.

Oui — les Égyptiens se souviendront peut-être de la Maison de la Nation, autour de laquelle Sidki et ses successeurs postèrent des soldats envoyés non pour la protéger mais pour comploter contre elle. Et Dieu a fait retomber ce complot sur la nuque même de Sidki et de ses successeurs, si bien qu'ils en sont venus, à leur tour, à implorer secours et à chercher refuge — et le président du Conseil est bien le mieux placé pour leur répondre dans ce qu'ils demandent, de secours et de refuge.

[Taha Hussein]

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 8 février 1934.